VOLUME !

Volume !

La revue des musiques populaires

12 : 2 | 2016

Special Beatles studies

Le Master *The Beatles, Popular Music and Society*

Ou comment rapprocher l'université et l'industrie du tourisme liée aux Beatles

The Beatles, Popular Music and Society MA: Linking Academia with the Beatles Tourism Industry

Michael Brocken

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/volume/4848>

DOI : 10.4000/volume.4848

ISSN : 1950-568X

Éditeur

Association Mélanie Seteun

Édition imprimée

Date de publication : 22 mars 2016

Pagination : 193-203

ISBN : 978-2-913169-40-1

ISSN : 1634-5495

Référence électronique

Michael Brocken, « Le Master *The Beatles, Popular Music and Society* », *Volume !* [En ligne], 12 : 2 | 2016, mis en ligne le 22 mars 2018, consulté le 27 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/volume/4848> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/volume.4848>

Tous droits réservés

The Beatles, Popular Music and Society

– ou comment rapprocher l’université et l’industrie du tourisme liée aux Beatles

par

Michael Brocken

Liverpool Hope University

Traduit de l’anglais par Dario Rudy

En mars 2009, les médias du monde entier rapportèrent la création d’un nouveau master à la Liverpool Hope University. Conçu par l’auteur de ces lignes, ce master, intitulé « *The Beatles, Popular Music & Society* », attira l’attention du public et de la presse. Il faut dire qu’il s’agissait du premier cursus qui, tout en s’inscrivant dans le cadre interdisciplinaire des *popular music studies*, plaçait les Beatles et Liverpool au centre de ses préoccupations. Au cours des 20 années qui avaient précédé, tout un corpus de travaux s’était attaché à faire entrer l’étude des musiques populaires dans un cadre universitaire alors en construction. Toutefois, si des milliers de livres et d’articles avaient

été consacrés aux Beatles durant cette période, peu d’entre eux étaient de nature universitaire, et parmi ceux qui l’étaient, un certain nombre employait encore des méthodes d’analyse littéraire et musicale désuètes. Le besoin d’un programme universitaire adapté se faisait d’autant plus ressentir. Le but d’un tel programme serait donc d’offrir aux étudiants les outils adéquats pour analyser les écrits sur les origines et l’émergence des Beatles, l’importance de ces artistes phares (et de la ville de Liverpool) dans la vie contemporaine (y compris la vie économique), ainsi que leurs liens avec les concepts-clés dans l’étude des musiques populaires.

Depuis longtemps, il semblait souhaitable que l'on étudie la relation de la ville de Liverpool avec les Beatles et leur musique. Plusieurs textes universitaires portant sur les musiques populaires et sur leur rapport à l'espace et à l'identité proposaient bien sûr des analyses solides et exhaustives de la complexité de ces musiques. Mais le nouvel enseignement proposé, dans le cadre des *popular music studies*, s'attachait à examiner un terrain plus spécifique : la géographie culturelle de Liverpool et son lien avec les musiques populaires des années 1960. De véritables questions de recherche se posaient : comment le discours sur la localité s'est-il rapidement instauré autour de Liverpool et des Beatles ? Comment certains récits locaux des musiques populaires ont-ils été marginalisés, voire ignorés ? Pourquoi de nombreuses publications « locales » – et souvent à compte d'auteur – sur les Beatles ont-elles vu le jour ? Comment les problématiques du tourisme lié aux Beatles qui touchent à la localité, au lieu et à l'endroit sont-elles hiérarchisées ? Toutes ces questions (et bien d'autres encore) nécessitaient une recherche plus poussée¹. Le but de ce programme était donc de proposer une compréhension universitaire des mondes d'où les Beatles ont émergé. Il s'agissait également de saisir comment la créativité, le statut et la présence des Beatles et de leur musique réfléchissaient ces mondes, tout en les discutant, en les confirmant ou en les infirmant. Ainsi, on proposerait aux étudiants d'enquêter et de soutenir des travaux sur des sujets intégrant toutes ces questions. On leur demanderait de s'intéresser à des sujets comme le lieu, la musique dans la vie quotidienne ou le tourisme musical dans la ville. Ils devraient également

examiner la pratique des musiques populaires à Liverpool et dans ses alentours en portant sur elle un regard historique. Ce faisant, ils poseraient les bases d'une recherche sur laquelle pourraient s'appuyer de futurs universitaires.

Au second semestre de 2009, après sa validation (au terme d'un processus extrêmement rigoureux) par la Liverpool Hope University, la presse commença à relayer des informations sur le cursus. Pendant plus de deux mois, l'attention manifestée par les médias pour ce nouveau programme créa même une certaine agitation dans le Département de musique de l'université. La plupart des intervenants, quand bien même ils avaient une compréhension modique de la complexité de la culture populaire, apportèrent leur soutien au master. Mais quelques-uns s'y refusèrent, montrant au passage leur ancrage dans une culture bourgeoise issue des Lumières et leur ignorance quant à la façon dont un sujet d'étude, quel qu'il soit, mais pourvu qu'il soit significatif, peut amener un chercheur ou un étudiant à développer une véritable expertise.

L'estimation des contenus du programme par Ray Connolly était exacte. Dans son article pour le *Daily Mail*, on trouvait la déclaration suivante :

« Étrangement, on sous-estime souvent l'influence subliminale du Light Programme de la BBC sur la musique des Beatles. La BBC avait peut-être peu de temps à consacrer au rock 'n' roll dans les années 1950 (il fallait écouter Radio Luxembourg pour en entendre), mais elle permit à la nation d'entendre une grande variété de musiques populaires, depuis les airs d'opéras de Puccini au jazz, en passant par les airs de comédies musicales – particulièrement le programme du dimanche, "Two Way Family Favorites", écouté par le pays entier. Pour un garçon aussi passionné de musique que l'était

Paul McCartney, ces diverses influences allaient être à l'origine de plus d'une dizaine de classiques des Beatles, qu'il s'agisse de "Yesterday", de "When I'm Sixty-Four", d'"Eleanor Rigby", de "Penny Lane", de "Lady Madonna" ou de "Let It Be". De fait, ce qui rendait les Beatles si exceptionnels (et en même temps si britanniques) était l'étendue des styles qu'ils allaient employer tout au long des années 1960, de l'imagerie surréaliste du *Goon Show* aux calypsos, des valse aux sons de fêtes foraines de la vielle à roue. Ainsi, une autre partie de mon cours consistera à montrer comment les Beatles ont pris le rock 'n' roll américain et l'ont soudé à l'expérience britannique avant de le revendre à l'Amérique et au monde entier pétri d'images de Liverpool. On attendra des étudiants qu'ils fournissent des exemples. » (Connolly, 2009)

Le biographe des Beatles, Hunter Davies, observa pour sa part :

« Je ne sais pas pourquoi la Liverpool Hope University a attendu aussi longtemps. Des études sérieuses, universitaires sur les Beatles existent depuis plus de 30 ans dans les universités du monde entier. Au tout début, il s'agissait de petits campus au fin fond des États-Unis, qui se contentaient de proposer des modules sur les Beatles. Mais, par la suite, des endroits de plus en plus grands et de plus grande qualité les suivirent. » (Davies, 2009)

Ces remarques (comme tant d'autres) prouvaient que, pour beaucoup, la culture populaire, avec son dynamisme inégalé, était digne d'études sérieuses. Les musiques populaires représentent un horizon spatial au sein duquel des affiliations et des désaffiliations peuvent advenir : c'est pourquoi il faut se rapprocher d'un ensemble de critères pour savoir comment l'on doit étudier la culture éponyme. Ce faisant, on peut observer la façon dont les significations données à la musique évoluent dans l'espace et le temps.

Les attentes et le programme du master Beatles

En 2007, j'avais repris un poste à temps plein au Département de musique de la Liverpool Hope University, et je m'attelai à remodeler leur offre pédagogique en matière de musiques populaires. En conséquence, j'avais mis fin à mon poste à mi-temps à la BBC Merseyside. Deux ans plus tard, j'écrivais et je commençais à enseigner dans le premier master dédié aux Beatles : « The Beatles, Popular Music & Society ». Ce master était conçu pour incorporer différentes expériences d'apprentissage (voyages de terrain, professeurs invités, approches différentes de l'espace et du lieu, journées de cours, etc.), car la compréhension ne peut avoir lieu qu'à travers différents types d'interactions (Long, 1983, 1996 ; Swain, 1995, 2005 ; van Lier, 2000 ; Walsh, 2003). Les étudiants, en interagissant les uns avec les autres, trouvent la possibilité de concevoir de nouvelles significations, d'interroger les idées établies et de développer une pensée critique. Ils peuvent ainsi s'approprier un métalangage adéquat qui permet de rendre la recherche plus intéressante et plus pertinente. Par cette approche « donnant-donnant » (Barnes, 1976), j'ai essayé de m'assurer que la grande variété d'étudiants locaux et internationaux attirés par le master pourraient bénéficier d'enseignements adaptés.

Il me paraissait vital que les étudiants du master soient confrontés à des intervenants invités qui maîtrisaient leur sujet. De tels professionnels pourraient même leur indiquer des « débouchés professionnels ». Mais la perspective de n'inviter que des experts locaux des Beatles et des personnes dont

chacune avait sa petite histoire à raconter me rendait perplexe. Des années de recherche m'avaient fait connaître de près ces personnes d'autorité, et je pensais qu'en menant un travail de terrain ethnographique, les étudiants pourraient déconstruire ce type de propos. C'est pour cette raison que des voyages sur le terrain furent entrepris et, bien que ceux-ci ne fussent pas « innovants » en tant que tels, ils se révélèrent utiles à un apprentissage interactif. La visite de 2012 aux studios d'Abbey Road permit d'enrichir les connaissances contextuelles des étudiants – mais aussi celles des collègues – quant au développement du son enregistré. Un autre effet fut le renforcement du lien entre l'équipe éducative et les étudiants. Les journées de recherche passées en 2013 et 2014 à l'attraction touristique Beatles Story se sont également montrées utiles. Des échanges de savoirs importants ont eu lieu, les étudiants se trouvant directement immergés dans des espaces liés à l'industrie du patrimoine des Beatles. Toutes les visites impliquaient d'encourager les recoupements pédagogiques des espaces, des lieux, des artefacts, etc. (le public étant également proche). La qualité des travaux des étudiants au retour des visites témoignait de l'influence bénéfique que peut avoir cette façon d'envisager l'expérience pédagogique. En retour, les membres de l'équipe de Beatles Story ne sont pas restés indifférents à la présence d'étudiants, et certains ont rejoint le master, ce qui eut dans l'ensemble un impact universitaire intéressant sur leurs formations (jusque-là surtout professionnelles).

Le master avait été créé en premier lieu pour s'intégrer au projet d'un groupe de recherche d'étudiants

de master et de doctorat sur les musiques populaires autour des Beatles, mais aussi du tourisme lié au groupe et à Liverpool. Cet environnement de recherche se situe au sein du nouveau bâtiment de la Liverpool Hope University (The Capstone), qui a coûté près de 11 millions d'euros et qui se trouve sur le campus d'Everton. C'est dans ces locaux qu'ont lieu les activités de recherche et de direction de thèse. On y enseigne les bases de la participation aux conférences et aux colloques. Ce programme coordonné a permis l'organisation d'une conférence de troisième cycle en partenariat officiel avec The Beatles Story, qui à son tour a donné lieu à la conférence sur l'industrie des Beatles [« Business of the Beatles Symposium »] et à la publication de ressources universitaires liées aux Beatles, issues de recherches de master en cours. Par conséquent, le programme de master, qui, en 6 ans, avait vu 48 étudiants obtenir le diplôme, est à présent devenu une communauté de recherche de troisième cycle sur les musiques populaires. Je suis (en 2015) directeur d'étude et directeur de recherche, responsable des avancées, de la coordination, de la supervision et du développement de la recherche de troisième cycle. Cela m'a permis de concevoir un centre de ressources sur les musiques populaires, au sein du Capstone Building, qui a ouvert ses portes au début de l'année universitaire 2015-2016. La première soutenance d'un doctorat que j'avais dirigé s'est tenue en 2013-2014. L'étudiante concernée, Veronica Skrimisjo, est aujourd'hui membre à temps partiel de l'équipe et j'ai pu avoir une influence positive sur ses expériences d'apprentissage et d'enseignement. D'autres diplômés du master ont ensuite travaillé

dans l'enseignement supérieur – c'est par exemple le cas d'Alex Germain (enseignant à la Liverpool John Moores University), de Mary-Lu Zalahan (enseignante à Toronto) et de Karen Kosinski (qui travaille aujourd'hui dans la formation des adultes dans le Colorado).

J'ai été en mesure de développer ce cursus en l'inscrivant dans une communauté créative. De surcroît, mon expérience extra-universitaire me permettait de m'assurer que mes propres recherches scientifiques et pédagogiques (ainsi que mes pratiques scolaires et professionnelles) étaient étayées par celles des autres, à la fois au sein de l'université et à l'extérieur (au sein du programme, de nombreuses recherches concernent l'économie de la musique et le tourisme du patrimoine). Mon intérêt pour les enseignements et les apprentissages du master a également eu tendance à se faire le reflet de mes valeurs en terme de spécialisation post-diplôme. Mon impression est que les programmes de master généralistes n'aident pas les étudiants en arts et en humanités; l'équipe pédagogique et les étudiants devraient pouvoir enseigner et apprendre des spécialités basées sur la recherche. Je crois profondément aux communautés de pratiques qui se développent généralement autour d'une myriade d'aires de recherches différentes. Les *taught MA* (masters professionnels) peuvent permettre d'établir des espaces d'interactions, les collègues et les étudiants apprenant les uns des autres. De telles communautés de pratique sont utiles pour faire émerger des participations valables de la part de chacun, car le dialogue peut faire progresser les universitaires. Selon Jean Lave et Étienne Wenger (1991, 1998), chaque groupe ayant en commun un

art ou une profession peut évoluer en une communauté organique, en ce sens qu'ils partagent des intérêts dans un domaine particulier. C'est par le processus de partage d'information et d'expérience que les membres d'un groupe peuvent apprendre les uns des autres, ce qui leur permet de se développer à la fois personnellement et professionnellement. La spécialisation conduit à la créativité et permet d'ouvrir la communauté de pratique.

Une des incidences de l'esprit collaboratif qui a émergé du master « Beatles, Popular Music & Society » a été l'écriture d'un texte de référence plaçant les méthodes de recherche au cœur de cette expérience d'enseignement et d'apprentissage. Cette ressource textuelle récente consiste en une bibliographie annotée, la première au monde à s'intéresser à l'historiographie des Beatles et du Merseybeat. Je l'ai écrite en collaboration avec l'une de mes premières complices parmi les étudiants du master, Melissa Davis, avocate et enseignante qui vit aujourd'hui dans le Colorado. Ce travail est le résultat direct d'une collaboration universitaire de troisième cycle au sens premier du terme : comment l'apprentissage, l'enseignement et l'expérience étudiante peuvent-ils être mis au centre de la pratique universitaire? De quelle façon peut-on interagir dans un cadre universitaire? Ce projet montre également comment une bibliographie peut devenir nécessaire à l'industrie du tourisme lié aux Beatles à Liverpool. Ce travail a été d'une aide précieuse – bien au-delà de la Liverpool Hope University – en fournissant une source de recherche complète et essentielle, contribuant directement aux ressources de l'industrie du tourisme du patrimoine de la ville de Liverpool

(mais aussi dans le monde). En tant que tel, ce travail s'inscrivait dans le dossier du département de musique de 2013-2014 pour le REF (Research Excellence Framework).

À la Liverpool Hope University, les étudiants et les collègues intéressés par la recherche sur les musiques populaires ont trouvé cet ouvrage (ainsi que son supplément de 2014) utile. Au lieu de se contenter de lire des textes liés aux Beatles, les étudiants et les chercheurs peuvent à présent différencier les types de documents grâce à nos annotations. Nous avons reçu de nombreuses questions : d'où peuvent provenir des sources aussi intéressantes ? Quelles intentions particulières soulignent-elles ? Quelles personnes constituent une communauté de savoir sur les Beatles ? Les étudiants et les collègues ont de plus posé des questions touchant à l'histoire locale : quels auteurs locaux, se sentant peut-être exclus de l'histoire, s'en sont remis à des publications à compte d'auteur ? Qu'en est-il des guides et des histoires des lieux de concerts du Merseybeat et des Beatles ? Qu'en est-il de l'histoire des habitants noirs de Liverpool et des musiques populaires dans la ville ? La bibliographie annotée a ainsi proposé au chercheur une série de questions et d'ambiguïtés historiographiques à examiner au sujet des écrits concernant les Beatles et le Merseybeat.

Avant 2007, j'avais passé plusieurs dizaines d'années à parcourir la littérature existante sur les Beatles, aussi, j'avais pu compiler une bibliographie pour ma propre recherche sur la critique rédactionnelle de l'historiographie des musiques populaires. La critique rédactionnelle suppose de porter un regard informé sur le contexte, les

partis pris et les discours dominants qui président à l'écriture et la publication d'un texte. On peut par exemple observer plusieurs changements dans la littérature consacrée aux Beatles après la mort de John Lennon en 1980. Cette recherche allait de pair avec l'inclusion croissante de l'étude des musiques populaires au sein de l'université. En 2009, je renforçais mon analyse historiographique par des notes détaillées (qui aboutirent à une nouvelle publication) tout en poursuivant un projet d'annotation de longue haleine (ce dernier étant encore en cours). D'autres publications ont paru, des collaborations extérieures ont eu lieu, et les programmes pédagogiques ont été améliorés. Cette recherche a reçu une reconnaissance internationale et abouti à l'organisation d'expositions et de conférences importantes.

Convaincu de l'utilité des communautés mentionnées plus haut, j'ai pu faciliter l'existence d'une communauté de pratique de chercheurs de troisième cycle, ce qui a permis d'améliorer à la fois l'enseignement et l'apprentissage des collègues comme des étudiants. Par exemple, Dori Howard, Susan Williams et Natasha Dowd se sont toutes trois inscrites en doctorat à l'issue du master, grâce à l'action de la communauté pédagogique du département de musique. Dori Howard a donné des cours au sein du master, et les deux autres ont dirigé des séminaires. En raison de sa précision historique, la bibliographie a joué un rôle important dans le procédé de direction des recherches menées par les étudiants. Plus important encore, les étudiants et les collègues reconnaissent que ce travail provient de leur propre communauté de recherche. De fait, on peut espérer que le prochain

complément de cette bibliographie sera exclusivement constitué de contributions d'étudiants de troisième cycle.

Après avoir été examinateur externe pour le master pendant cinq ans, Ian Inglis, l'éminent spécialiste des Beatles de Northumbria University, a décrit la bibliographie comme

« un guide bienvenu, et attendu depuis longtemps, au sein de ce corpus de littérature, florissant et parfois étouffant, qui continue à se saisir des Beatles [...]. Les étudiants et les professeurs qui travaillent sur le groupe et sa musique bénéficieront grandement de la sortie de l'ouvrage exhaustif de Brocken et Davis, dont le projet est de présenter un catalogue logique et cohérent de textes pertinents. Les annotations sont objectives et pleines d'informations, les références croisées sont d'une grande aide, et l'usage de la bibliographie est aisé. *The Beatles Bibliography : A new Guide to the Literature* permettra aux universitaires d'aujourd'hui et aux historiens de demain de s'approcher de ce panorama en toute confiance. » (Inglis, 2012)

Cet ouvrage est également devenu essentiel à l'industrie du tourisme lié aux Beatles. L'attraction Beatles Story a fait de ce manuel un outil privilégié pour ses guides et son équipe. Le site touristique le plus en vue de la ville, *clicLiverpool.com*, a également accueilli cette publication chaleureusement, la décrivant comme un complément nécessaire au tourisme du patrimoine des Beatles. Ce travail aura ainsi – et ce, presque dès sa publication – contribué à faire évoluer les points de vue, en fournissant une recherche essentielle et exhaustive d'une grande qualité scientifique pour les années à venir, tout en contribuant directement au tourisme du patrimoine dans la ville de Liverpool grâce à son utilité pour l'industrie.

Alors que l'on approche de la fin de la sixième année universitaire (et ainsi de la sixième promotion), le succès du master Beatles paraît évident. Mais comment évaluer un tel succès ? En se battant pour réussir selon les critères fixés par d'autres, on peut gagner l'admiration générale. Pour autant, cela en fera-t-il une réussite personnelle ? La plupart des diplômés du master Beatles s'épanouissent dans leur carrière après la fin de leurs études. Les étudiants des trois premières promotions publient et écrivent, conçoivent des cours et enseignent, produisent de la musique, se consacrent (ou envisagent de se consacrer) à un doctorat, ou se spécialisent dans les cours pour adultes. Évidemment, d'un point de vue strictement économique, on peut se demander si la forte somme d'argent investie dans la peine, mais si l'on regarde la situation depuis la perspective des diplômés, cette expérience a bel et bien changé leur vie. Peut-être ce master Beatles a-t-il été une réussite au moins à un autre point de vue : créer un espace éditorial au sein du panthéon de la littérature sur les Beatles.

Les problèmes logistiques n'ont cependant pas manqué de se présenter. Par exemple, le master n'a bénéficié de presque aucune publicité. Rien d'inhabituel à cela, l'absence de travail de publicité au sein de la plupart des universités britanniques étant proverbiale, ces dernières préférant adhérer à l'idée selon laquelle si l'on construit quelque chose, les étudiants finissent par arriver. On pourrait ainsi dire que sans le relais de l'Associated Press en 2009 (lui-même dû à l'intérêt d'un guide touristique professionnel), le reste du monde aurait pu passer à côté de ce programme. De surcroît, le cursus a

été contraint d'exister sans véritable budget durant les cinq premières années, ce qui impliquait qu'en tant que directeur, je devais constamment m'attirer les faveurs de l'université pour pouvoir faire venir des intervenants extérieurs et les professeurs invités. Inutile de préciser que ces difficultés ne semblent pas près de s'atténuer.

Les raisons pour lesquelles un étudiant s'inscrit en master sont nombreuses. Les plus communes peuvent être la simple envie de poursuivre son parcours universitaire, le désir de se rapprocher d'une certaine carrière professionnelle, d'approfondir ses connaissances, ou simplement de retarder le moment d'entrer dans la vie active. Tout master offre à un étudiant la possibilité d'enrichir sa connaissance d'un sujet, de développer de nouvelles compétences, de multiplier ses chances d'embauches ou d'amorcer un changement de carrière. Cela étant, dans le cas du master Beatles, trouver des étudiants aussi dynamiques dans leurs recherches s'est avéré plus délicat, le procédé de sélection ayant lui-même été extraordinairement complexe. Les deux premières années, parmi la centaine d'étudiants candidats, une bonne partie souhaitait d'abord faire la fête à Liverpool et accessoirement suivre un master. Ce master étant particulièrement exigeant, cela se révéla difficile pour quelques inscrits, en particulier les trois premières années – c'est pourquoi une poignée d'entre eux quitta le master. Si la communauté de recherche espérée s'est matérialisée comme objectif légitime, cette réalité était en outre tempérée par le fait que nous attirions avant tout des *fans* des Beatles plutôt que des *chercheurs*.

À l'été 2011, le nombre de candidatures avait déjà chuté, ce qui peut s'expliquer de plusieurs façons. La plus évidente des raisons était la récession économique. Une autre raison était que, par le biais d'internet, l'idée selon laquelle le cursus était difficile avait commencé à se répandre, si bien que cela avait aussi découragé les fêtards potentiels. C'était sûrement une bonne chose, mais cela a peut-être malgré tout refroidi ceux qui avaient l'impression que le cursus menacerait leur amour des Beatles, la légitimité de ceux-ci ainsi que la pertinence de leurs propres compétences musicales ou de leur paradigme d'authenticité. Peut-être la poursuite à long terme du programme dépend-elle moins de sa rigueur académique que de la représentation de l'espace qu'est Liverpool et de ce phénomène historique que sont encore les Beatles. Après tout, comment doit-on s'y prendre pour étudier la réalité ? Si c'est le but de nombreux chercheurs universitaires, il semble qu'avec les fans des Beatles, ce type de pensée critique reste rare, une fois sur le terrain.

Le Master Beatles et Beatles Story

En 2011, une série de rencontres a été programmée entre Shelley Ruck et Hillary Swerdlow – responsables de la pédagogie de Beatles Story – et moi-même. À ce point, elles avaient déjà manifesté leur intérêt pour le master. Après plusieurs mois de discussions, un partenariat pilote de trois ans fut finalement conclu entre Beatles Story et la Liverpool Hope University. Comme l'expliquait le communiqué de presse en septembre 2012 :

« [...] ces dernières années [Beatles Story] a continué d'étendre son offre de pédagogie informelle en propo-

sant une zone de découverte interactive, récompensée par plusieurs prix. Les ressources créatives au sein de Beatles Story permettent aux enseignants de décider comment développer leur propre pédagogie sur les Beatles – qui font depuis longtemps partie du National Curriculum – ainsi que de la manière dont l'étude des Beatles peut être abordée par le biais de matières aussi différentes que l'histoire, la musique, l'art, les TIC, et la littérature. Désormais, grâce à son partenariat avec le département de musique de la Liverpool Hope University, Beatles Story est en mesure d'offrir un échange dans le cadre de la formation continue : le personnel de Beatles Story pourra rejoindre le cursus au niveau Master tandis que le département pédagogique de Beatles Story accueillera des enseignements professionnels pour les étudiants de licence en musique et en pédagogie à la Liverpool Hope University. » (Ruck, 2012)

Nous voulions créer, entre les deux structures, un lien universitaire qui soit susceptible d'améliorer l'offre éducative tant pour le personnel de Beatles Story que pour les étudiants de la Liverpool Hope University. Selon les prévisions de ce projet pilote, on peut naturellement espérer que le partenariat se poursuivra et s'inscrira dans le long terme. Depuis les premiers mois de l'année universitaire 2011-2012, nous avons travaillé ensemble afin de mettre au point une maquette pédagogique qui puisse :

- 1) offrir de nouveaux débouchés professionnels au personnel de Beatles Story en les inscrivant comme étudiants au niveau master ; et 2) permettre aux étudiants de licence de la Liverpool Hope University d'enrichir leurs expériences pédagogiques au contact de la « zone de découverte » du département pédagogique de Beatles Story. En combinant les deux points de vue, ce partenariat avait pour objectif de s'attaquer à la problématique de l'authenticité, que l'on retrouve, à Liverpool, dans

la pertinence d'étudier les musiques populaires comme discipline universitaire, mais aussi dans l'assertion selon laquelle le tourisme lié aux Beatles est une forme valide et valable de revenus pour la ville. Il semblait en outre nécessaire d'offrir aux employés de Beatles Story une chance d'enrichir leur curriculum au sein d'une industrie du patrimoine en constante évolution. Les étudiants de licence de la Liverpool Hope University, de leur côté, ne pouvaient que bénéficier de ces expériences pédagogiques informelles auprès du département pédagogique de Beatles Story.

Ainsi, au désir de montrer l'utilité de la Liverpool Hope University au sein de l'industrie du tourisme patrimonial répondit une volonté, de la part de Beatles Story, d'enrichir les connaissances de leur personnel au sein d'un marché de l'emploi toujours plus compétitif, sous la forme d'une inscription au niveau master. L'idée était de construire un partenariat à deux sens, afin que tous les étudiants puissent bénéficier des expériences acquises. Quelques mois plus tard, nous présentions au personnel de Beatles Story les possibilités d'apprentissage qui s'offraient à eux. Des réunions ouvertes et des exemples de cours furent organisés pour permettre au personnel de s'appropriier l'offre librement, sans préjugés. Afin de mesurer le niveau universitaire des candidats, on organisa aussi des entretiens informels. Pendant ce temps, à la Hope University, on proposait des postes aux étudiants dont la troisième année comprenait un stage. Ils furent invités à un entretien informel avant d'occuper leur poste aux environs du Nouvel An 2013.

Nous espérons évidemment que le partenariat pourra se prolonger au-delà de la durée de cinq ans pour laquelle il a déjà été reconduit, ce qui permettrait à la fois aux étudiants de la Liverpool Hope University et au personnel de Beatles Story d'avoir accès aux meilleures opportunités pour développer leur apprentissage. Cela devrait aussi être profitable pour les visiteurs de l'attraction, qui pourraient ainsi bénéficier de conférences sur des sujets précis et d'offres de formation de terrain. Une autre option envisagée était de relier les cours de présentation sur les Beatles pour les étudiants en première année, les étudiants envisageant de s'inscrire à des cours autour des Beatles pouvant visiter l'attraction Beatles Story avant d'assister à des conférences à l'université. Des dates furent proposées au premier semestre de l'année 2013-2014, mais elles ne trouvèrent pas preneur. Le développement d'un programme d'apprentissage informel à destination des écoles, par le biais d'activités conçues en partenariat, reste toutefois une priorité. Shelley Ruck, Nick Hale, son adjoint, et moi-même, souhaitons lancer un projet d'histoire orale locale basé sur la mémoire, qui devrait débiter en janvier 2016. Au cours de l'année 2012-2013, les deux membres du personnel de Beatles Story ont validé leur cursus et ont ainsi obtenu leur diplôme de la Liverpool Hope University. L'une d'elles a exprimé le souhait de continuer ses études jusqu'au master, qu'elle a obtenu en janvier 2015.

La première promotion d'étudiants de licence de la Liverpool Hope University a grandement bénéficié du stage auprès de Beatles Story, les deux tiers de ceux qui ont effectué leur stage ayant évolué vers des cursus de master ou des diplômes d'enseignement.

La communication entre l'université et Beatles Story pouvait certes s'avérer difficile en raison des divergences d'emploi du temps et de calendriers. Ces problèmes étaient toutefois relativisés par la volonté des deux partenaires de collaborer de façon constructive. C'est à ce moment que Hillary Swerdlow partit à la retraite. La deuxième année, Shelley Ruck partit en congé maternité, sans pour autant affecter les liens construits, Nick Hale reprenant le dossier. Le colloque co-organisé en juin 2014 dans le cadre de l'International Festival of Business fut l'une des autres conséquences de ce partenariat. Il fut parfois difficile aux employés de Beatles Story de mêler travail à plein-temps et études supérieures, mais leur travail était, dans l'ensemble, de bonne qualité, les problèmes rencontrés ayant le plus souvent à voir avec leur manque de confiance en eux – ce qui est à vrai dire commun à de nombreux cursus de master. Réussir à inclure des stages professionnels dans un emploi du temps de licence déjà bien chargé fut d'abord difficile, mais cela finit également par porter ses fruits.

Bibliographie

- BARNES Douglas (1976), *From Communication to Curriculum*, Londres, Penguin.
- CONNOLLY Ray (2009), « Beatleology », *Daily Mail Online*, <http://www.dailymail.co.uk/tvshowbiz/article-1160121/As-university-offers-MA-Fab-Four-friend-chronicler-offers-fascinating-primer-Beatleology.html> [17-01-2016].
- DAVIES Hunter (2009), « We Can Work It Out : Studying the Beatles », *The Guardian*, <http://www.theguardian.com/education/2009/mar/04/beatles-higher-education-hunter-davies> [17-01-2016].
- INGLIS Ian (2012), « Reviews for “The Bib” », *The Beatle Works Ltd.*, <http://www.thebeatleworksltd.com/#!/praise/cgod> [17-01-2016].
- LAVE Jean & WENGER Étienne (1991), *Situated Learning : Legitimate Peripheral Participation*, Cambridge, Cambridge University Press.
- RUCK Shelly (2012), « Press Release : The Beatles Story and Liverpool Hope University Partnership », septembre.
- SWAIN Merrill (1985), « Communicative Competence : Some Roles of Comprehensible Input and Comprehensible Output in Its Development », in Susan GASS & Carolyn MADDEN (eds.), *Input in Second Language Acquisition*, Rowley (MA), Newbury House, p. 235-253.
- (1995), « Three Functions of Output in Second Language Learning », in Guy COOK & Barbara SEIDLHOFFER (eds.), *Principles and Practice in the Study of Language*, Oxford, Oxford University Press, p. 125-144.
- VAN LIER Leo (2001), « Constraints and resources in classroom talk », in Christopher N. CANDLIN & Neil MERCER (eds.), *English Language Teaching in Its Social Context*, Londres, Routledge, p. 90-107.
- WALSH Steve (2003), « Developing intercultural awareness in the second language classroom, through teacher self-evaluation », *Language Awareness*, n° 12-2, p. 124-142.
- WENGER Étienne (1998), *Communities of Practice : Learning, Meaning, and Identity*, Cambridge, Cambridge University Press.

Note

1. Par exemple : comment une zone de Liverpool a pu paraître avoir produit ce groupe? Comment une autre zone de la ville a pu paraître exploiter les récits historiques autour du groupe? Mais aussi, comment, par le biais d'activités entrepreneuriales spécifiques, le tourisme lié aux Beatles s'est-il développé?